

Brèves littéraires

Brèves

Le marchand de sable

Marie-José Lacerte

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacerte, M.-J. (1993). Le marchand de sable. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 58–67.

MARIE-JOSÉ LACERTE

Le marchand de sable

- Monsieur Lajoie ? Entrez, je vous prie.
- Merci.
- Eh bien, asseyez-vous ! À moins que vous ne désiriez vous étendre ?
- Non merci. Ce fauteuil fera l'affaire.
- Bon, tracez-moi un bref aperçu de vos antécédents familiaux. Vos parents...
- Ma mère est morte d'un cancer de la...
- Non, non. Le psychiatre agita les mains comme pour chasser une abeille importune et sourit d'un air engageant. Parlons plutôt maniaque-dépression, schizophrénie, épisode psychotique, obsession compulsive, si vous voyez ce que je veux dire.
- M. Lajoie voyait, mais ne lui rendit pas son sourire.
- Rien.
- Vraiment ? Aucune petite maladie mentale ? Pas même une grand-tante enfermée depuis des années ou un père alcoolique affligé de *delirium tremens* ? insista le psychiatre, plein d'espoir.
- Non, rien, vraiment.
- Ah bon. Le psychiatre semblait déçu. Il soupira et reprit : — Voyons donc ce qui vous amène.

— Eh bien voilà. Mes problèmes ont commencé le mois dernier.

— Le mois dernier, oui... Parlez lentement et clairement, je vous prie, je dois prendre des notes. C'est pour le dossier, vous comprenez ?

M. Lajoie inspira à fond et commença à douter du bien-fondé de sa présence dans ce cabinet.

— Oui, le mois dernier. Voyez-vous, j'ai perdu mon travail, ma femme, mon enfant et ma maison.

Le psychiatre releva la tête.

— Dans cet ordre ?

— Non. En fait, c'est ma femme qui est partie la première. Avec mon patron.

— Votre patron est parti lui aussi ?

— Non, ma femme est partie vivre avec lui en emmenant notre fils.

— Ah, je vois. Mais votre travail ?

— Eh bien, mon patron m'a congédié. Il m'a fait venir dans son bureau et expliqué que, vu les circonstances, il ne pouvait plus me garder au sein de l'entreprise. Il m'a assuré que cela n'avait rien à voir avec mes compétences et que je ne devais y voir qu'un simple geste humanitaire.

— Humanitaire, oui, ensuite ?

— Ensuite, j'ai posé à mon tour un geste très humain.

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai cassé la figure. Après, naturellement, il n'était plus question de lettre de références. Alors,

pour retrouver du travail... Pas de travail, pas d'argent : j'ai dû vendre la maison.

— Mmm... Le psychiatre gribouillait d'une main lasse et paraissait s'ennuyer mortellement.

Continuez, je vous prie.

— C'est à l'appartement que mes problèmes ont réellement commencé.

— Nous y voilà !

— Oui, je partage mon appartement avec le marchand de sable.

Le psychiatre arrêta d'écrire, se redressa et enleva ses lunettes. Il dit d'une voix très douce :

— Le marchand de sable, tiens donc !

— Vous ne me croyez pas, je le vois bien. Moi non plus, je n'y croyais pas, je me disais que tout cela n'était que le produit de mon imagination. Oui, c'est ce que je me disais... jusqu'à ce que je le voie.

— Vous avez vu le marchand de sable ?

— Oui, mais seulement une fois. Hier soir, en fait, et j'ai eu très peur. Il ressemble tout à fait à celui que ma mère me décrivait lorsque, jeune enfant, je ne voulais pas dormir.

— Et à quoi ressemble-t-il, s'il vous plaît ?

M. Lajoie mit un peu de temps à répondre.

— Je dirais... qu'il est à peu près de votre taille. Oui, c'est bien cela, de votre taille. Et il portait naturellement un grand manteau marron.

Le psychiatre ne quittait plus son patient des yeux. Après tout, ce serait **peut-être** un cas intéressant.

— Donc, il était de ma taille et portait un grand manteau marron. Un peu comme celui qui est accroché à la patère derrière vous ?

M. Lajoie se retourna et hocha la tête.

— Oui, en effet. Bizarre... C'est le vôtre ?

Le psychiatre acquiesça et lui fit signe de poursuivre.

— Il portait aussi de grosses bottes. De grosses bottes pleines de sable. Il y en avait partout sur le tapis après son passage.

— Donc il est reparti après vous avoir rendu visite ?

— Non, je ne pense pas qu'il soit reparti. Je crois qu'il se terre quelque part dans mon appartement et qu'il attend.

— Et à votre avis, qu'attend-il ?

— Mais de me manger, évidemment.

Le psychiatre se passa lentement la main dans les cheveux.

— Évidemment, murmura-t-il. Il reprit d'une voix plus forte : — Et pourquoi vous mangerait-il ?

M. Lajoie répondit comme si cela allait de soi :

— Mais parce que je ne dors pas ! C'est connu, le marchand de sable mange les gens qui ne peuvent pas dormir. Tout le monde sait ça ! Et comme je fais de l'insomnie depuis un mois...

— Vous craignez qu'il ne vous mange.

— Je ne crains pas, je sais qu'il le fera. Et j'ai bien peur que ce soit pour ce soir.

— Pourquoi particulièrement ce soir ?

— Oh, parce que depuis que j'ai emménagé dans cet appartement, il ne se manifestait que de façon

épisode sans jamais se laisser voir. Vous savez : des traces de sable un peu partout, des portes de placards qui s'ouvrent toutes seules, des voix...

— Des voix ? Quel genre de voix ?

— Une grosse voix basse, un peu pâteuse, comme...

— Comme pleine de sable ?

— Voilà ! M. Lajoie se sentait soulagé, ou du moins, compris.

— Et que disait cette voix ?

M. Lajoie haussa les épaules.

— Je vais te manger. M. Lajoie s'agita dans son fauteuil. N'avez-vous pas entendu du bruit ?

— C'est ma secrétaire qui s'en va. M. Lajoie, depuis combien de temps avez-vous du mal à dormir ?

— Depuis un mois. Je pensais que vous l'aviez compris. Vous êtes sûr qu'il n'y a personne à côté ? Je me demande si je n'ai pas été suivi jusqu'ici.

— Hmm...

Le psychiatre commençait à se sentir fatigué. La journée avait été longue, M. Lajoie était son dernier client. Le psychiatre pensait à ses **propres** problèmes de sommeil qui remontaient à... presque un mois. Il inscrivit PARANOÏA sous le nom de M. Lajoie et dit :

— Bon, je vais vous établir une ordonnance. Un somnifère léger à prendre une heure avant d'aller au lit. Je crois qu'une partie de vos problèmes se résoudre d'eux-mêmes lorsque vous arriverez à dormir.

— Mais ça ne servira à rien. Je prends déjà des somnifères et, malgré tout, je passe des nuits blanches à écouter ses pas.

— Parce qu'il y a des bruits de pas ?

— Oui, c'est bien cela. Des bruits de pas et une voix qui dit...

— Oui, oui. Mais dites-moi, M. Lajoie, pourquoi le marchand de sable devrait-il vous manger précisément ce soir ? Le psychiatre sentait que le déroulement de la consultation lui échappait. Pour la énième fois, il songea avec lassitude qu'il n'y a pire logique que celle d'un fou.

M. Lajoie le regarda avec ennui, comme s'il devait expliquer un principe élémentaire à un esprit particulièrement obtus.

— Mais parce qu'hier il s'est montré. Vous ai-je dit qu'il avait d'énormes dents blanches ? Pour ses yeux, je ne sais pas, il portait des verres fumés. Un peu comme... ah ! mon dieu ! un peu comme ceux qui se trouvent sur votre bureau. Oui, c'est tout à fait cela, une paire de lunettes...

— M. Lajoie, calmez-vous, je vous prie !

— Ces lunettes... M. Lajoie quitta son fauteuil et se mit à quatre pattes. Et ce sable... Docteur, il y a du sable sur votre tapis...

— C'est fort possible, la femme de ménage n'est pas encore passée. M. Lajoie, rasseyez-vous et respirez lentement, profondément.

— Il y a **beaucoup trop** de sable... Docteur, montrez-moi vos pieds, tout de suite !

— Allons, allons...

M. Lajoie fit le tour du bureau, toujours à quatre pattes.

— Pourquoi portez-vous des bottes ?

— Parce que j'aime bien porter des bottes, voilà tout. Maintenant, M. Lajoie, regagnez votre fauteuil. Je vais vous donner un tranquilisant, dit le psychiatre en ouvrant un des tiroirs du bureau. D'ailleurs, je crois bien que je vais en prendre un moi-même pour vous accompagner. Et la secrétaire qui n'était plus là... C'était bien sa chance que de finir sa journée avec un malade en plein délire. Foutu métier !

— Docteur, docteur, vous avez de grandes dents !

«C'est pour mieux te manger, mon enfant», pensa le psychiatre en réprimant un sourire. Mais la plaisanterie avait assez duré. Il dit d'une voix ferme :

— Écoutez, prenez cette ordonnance et retournez chez vous. Essayez de dormir et de ne plus penser à... ce qui vous préoccupe. Je crois que nous pouvons envisager des rencontres hebdomadaires pendant disons... six mois ? Ma secrétaire vous confirmera le jour et l'heure dès demain matin. Bonsoir, M. Lajoie.

Le psychiatre fit mine de se plonger dans la lecture d'un dossier.

M. Lajoie s'était remis debout et reculait lentement, les yeux exorbités par la terreur. Il heurta la patère.

— Ne m'approchez pas, ne me touchez pas. Je sais qui vous êtes. Vous m'avez suivi depuis l'appartement et vous avez pris la place du vrai psychiatre. Ne bougez pas, restez où vous êtes...

— Je n'ai nulle envie de bouger, M. Lajoie. Soyez raisonnable et partez tranquillement. Je suis sûr que demain, à tête reposée, vos problèmes vous paraîtront moins lourds. À bientôt, M. Lajoie.

M. Lajoie se mit à hurler.

— Je ne reviendrai plus jamais ici, vous entendez ? Vous n'êtes pas le vrai psychiatre !

Et il claqua la porte avec violence.

Le psychiatre soupira. Il avait envie d'être chez lui et de prendre un, non, deux apéritifs. Malgré cela, il resta assis, l'esprit totalement vide. Après de longues minutes, il prit le combiné du téléphone avec l'intention d'appeler sa femme pour lui annoncer son arrivée, mais ne composa pas le numéro. Ses lunettes n'étaient plus là. Pourtant, il était certain de les avoir posées près du téléphone. Il les chercha des yeux et les trouva sur la petite table ronde qui séparait les deux fauteuils faisant face à son bureau. Pourquoi se trouvaient-elles là ? Était-ce lui qui les y avait placées ? Pas de doute, il était sérieusement fatigué. Ces périodes d'absence qui faisaient des trous noirs dans ses journées, l'insomnie répétée...

Mal à l'aise, il se leva, prit ses lunettes et tendit machinalement la main vers la patère. Sa main ne rencontra que le vide. La patère était renversée, le manteau marron s'étalait sur le tapis. Pourquoi cette patère n'était-elle pas à sa place ? Et ce client... comment s'appelait-il déjà... M. Lajoie, était-il réellement parti ?

Il ouvrit doucement la porte qui séparait son bureau de celui de la secrétaire, qui faisait aussi office de salle d'attente. L'ordinateur était recouvert d'une housse, une lampe était encore allumée, les revues s'empilaient sur la table en coin, tout était rangé, tout était normal. Le psychiatre en rit de soulagement. Trois, il prendrait trois apéritifs, et tant pis pour son épouse qui ne manquerait pas de lui faire de gros yeux. Un peu d'alcool l'aiderait peut-être à dormir.

Il arrêta brusquement de rire en voyant un bras qui dépassait sous le canapé. Oh non, il n'avait aucune envie de tirer sur ce bras qui faisait désordre avec ces rigoles de sang qui imbibaient déjà le tapis. Il n'avait pas le moindre désir de découvrir à qui il appartenait. Son esprit lui chuchotait bien assez de pensées comme ça. Il ne tenait pas du tout à savoir ce qui s'était passé. Il accéléra le pas en pensant à quatre martinis bien tassés. Il se dirigea vers l'ascenseur et appuya sur le bouton d'appel. Les portes s'ouvrirent immédiatement. Le psychiatre eut l'impression d'apercevoir son double et demanda faiblement :

— Qui êtes-vous ?

Une voix grave, à l'élocution embarrassée, lui répondit :

— Allons, allons, comme si vous ne le saviez pas... Aurait-on du mal à composer avec la réalité, docteur ? Serait-on en train d'halluciner ?

On ne me demande pas où se trouve M. Lajoie ?
Du moins, ce qui **reste** de M. Lajoie, n'est-ce-pas ?
Un rire terreux se fit entendre. Alors, doc, on a du
mal à dormir, à ce qu'il paraît ? Et le marchand de
sable se jeta sur le pauvre psychiatre et le mangea.